

## Poids plume

Rachelle Renaud

---

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13855ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Renaud, R. (1995). Poids plume. *Moebius*, (65), 103–108.

## Poids plume

Rachelle Renaud

J'ai les cheveux noirs et courts, raides comme des clous. On m'a déjà dit que si j'avais les cheveux blonds, avec ma crête de coq, je serais Tintin tout craché. Tant qu'à y être, pourquoi pas comparer ma mèche rebelle au chapeau d'un biscuit Whippet ? Pour une guimauve de mon genre, je suis chocolat, et cela pour la vie.

Je fais mon possible. Le matin, je me pommade comme un boxeur, je mets mes gants et je sors dans le vaste monde. En vain. Car debout à mon poste, la couette se dresse comme une érection involontaire, ça fait rire les clients. Préposé au service à la clientèle, je me dresse sur mes ergots, j'éjacule des mots. Des mots brutaux.

«Je suis navré, madame, mais ce n'est pas la politique de la boîte. On ne fait aucun remboursement argent comptant.» «Monsieur, nous tenons à vous rappeler que votre histoire ne tient pas debout, que ce meuble que vous dites défectueux, vous l'avez en votre possession depuis déjà trois mois.» «Madame, le chêne est un bois très résistant, il résiste à tout. Tout sauf au feu, bien sûr. J'en conviens, tout le monde est parfois distrait, ah, vous êtes mère de jumeaux encore en bas âge, ah oui, ça doit être la folie furieuse. Mais, le pauvre chêne, lui, avouons que vous l'avez mis à rude épreuve en y posant votre fer chaud.»

Je tiens un discours sobre auprès de la clientèle : le fiel, je l'enrobe de miel. En d'autres mots, je suis intransigeant. Mais que voulez-vous, j'ai beau feindre d'avoir le poil à pic, avec ma tête en botte de foin, j'ai l'air d'un insignifiant.

Moi qui voudrais les faire rougir de leurs jérémiades de bien nantis, leur faire dresser les cheveux sur la tête. Quoi que je fasse, j'ai l'air d'un hérisson qui se prend pour un porc-épic.

Le soir, je change de personnage. Je me déguise en jeune premier. Surtout les soirs de brouillard ou de bruine. Chapeauté, les mains enfouies dans les poches, le teint blafard, lunaire, je ressemble drôlement à Humphrey Bogart. Ça fait tourner les têtes, les girouettes et les faux faucons juchés sur les toits du quartier s'étirent le cou pour me voir passer.

Et quand je rêve, je pars. Je survole les plaines à perte de vue. Mon corps devient aérien. Je n'ai pas à m'affubler de blouson de cuir ni de foulard de soie ; un tel accoutrement serait bien trop encombrant. La nuit, je suis vêtu de ma seule peau. J'ai le corps allégé, délesté de tout, des soucis du quotidien, du poids insupportable du regard des autres. Doué de tels pouvoirs, je m'enivre.

Je n'ai pas un souvenir précis de mon premier vol, l'origine de ce premier périple nocturne reste un mystère. Gamin, je rêvais en couleurs. Je lisais les aventures de Superman, cet être magnifique jouissant des prouesses d'un autre monde. Mais quand je me promenais au centre-ville, je restais ahuri devant les gratte-ciel, ces hauteurs sans fin me donnaient le vertige. J'ai dû me rendre à l'évidence : j'étais bel et bien un terrestre, j'avais les deux pieds plantés sur terre, ancrés dans l'asphalte, j'y étais immuablement accroché par mes dix orteils. Je devais remettre à plus tard mes rêves de gloire ailée.

Je me souviens qu'à treize ans, je dévorais les récits de Saint-Exupéry. Est-ce à cette époque-là que la nuit, je devins pilote intrépide, piétinant ma peur, affrontant ouragans, orages électriques, passant tout droit dans l'œil de la tempête, d'où je sortais indemne, illuminé ? Je partais, faisais des croisières mirobolantes baignées de lune ; je traversais des mers infinies, éthérées ; je voguais, je divaguais.

Et au matin, c'était fini. Je me réveillais, le corps de plomb. Devant la glace, je faisais inmanquablement le bilan des blessures. J'avais bel et bien la peau d'un homme : j'avais deux bras, deux jambes, un sexe qui, lui, voyait tout en rose, et qui, depuis belle lurette, déluré, faisait à sa tête. Rien à faire, c'était comme ça. J'étais poigné, pour la vie durant, la baguette du bonheur à portée de braguette.

Mais là, j'ai reculé devant l'horreur : les poils de mon pubis se hérissaient comme une forêt d'une densité faramineuse. En me regardant droit dans l'œil, je constatai l'étendue des dégâts. Les cheveux et les poils en broussaille, j'avais l'air d'un mille-pattes qui aurait dansé le tango toute la nuit, les yeux et le sexe bandés.

Je résolus d'être dorénavant sur mes gardes : lors de mes voyages au pays des rêves, je tiendrai à survoler de loin la flore perfide. Finis les moments de faiblesse où je m'approchais pudiquement pour humer le bouquet des fleurs, pour butiner leur corolle. Et finie la gigue délirante des arbres, de leur écorce toute trempée de rosée blanche.

Je dus prendre d'autres précautions afin de projeter une image de jeune homme sage. À cette époque, celle de l'aube de la puberté, ma voix était devenue cassante, enrrouée. Quand j'offrais une réponse en classe, mes copines pouffaient de rire. Quand elles se passaient des mots clandestins dans le dos du prof, je me prenais pour le nombril du monde, j'imaginai être le seul sujet de leurs propos malins. Alors c'était simple, j'évitais de prendre la parole. Mon rôle de mort me donnait la chair de poule. J'avais, du jour au lendemain, perdu mon arrogance, mon assurance de premier de classe. On m'avait effacé comme un trait de craie. Avant j'étais sûr de moi, j'avais toujours mon mot à dire, j'étais la coqueluche de l'école. Maintenant, j'étais devenu autre, un bouffon muet défendait mal mon trône, mon royaume. Et bientôt perdit pied, devint lâche. On le menait par le bout du nez.

N'ayant plus mon beau ramage, je me mis à veiller sur mon plumage. Je me pomponnais, je mettais des heures à me grimer. Je tentais de cacher mes boutons en les saupoudrant des produits de beauté de ma mère, je m'arrosais de la lotion après-rasage de mon père. Peine perdue. Les copains avaient bel et bien oublié que j'avais existé.

Un jour, je commençai à deviner la cause de leur dédain. Une petite rousse dodue, pour qui j'avais jadis eu un béguin certain, m'a interpellé à tue-tête de l'autre bout du terrain de jeux : « Hé ! Yves, qu'est-ce qui t'arrive ? T'as la tête d'une bête ! » Si c'était ça la poésie, disons que je pouvais bien m'en passer. Le lendemain, elle reprit de plus belle : « Hou ! hou ! Yves ! T'aimes pas ça qu'on t'étrive ? Hou ! hou ! t'as l'air d'un hibou ! »

C'est là que j'ai compris. À force de rêver si fort et si loin, je devais avoir les yeux cernés, le regard éberlué. L'aviateur de mes rêves ne put donc tout se permettre. Le héros devait à un moment donné soigner sa personne, pour mieux mettre en évidence sa tenue dite diurne. Même si son personnage de nuit lui allait comme un gant. Autrement ça faisait peur à l'entourage.

Je pris une décision qui me marqua pour la vie. Je décidai de ne plus rêver comme avant. J'essayerais d'oublier ma soif d'apesanteur et d'évasion. Je décollerais autrement, tout en gardant mes deux pieds au ras du sol. C'est le décolleté d'une prof de bio qui m'a inspiré à voltiger plus près de la terre. Dès qu'elle enlevait son sarau blanc, je me délectais de la vue de ses rondeurs alléchantes, je perdais les pédales.

Tout d'un coup, je voyais mes copines d'un nouvel œil. Elles n'avaient plus les cheveux tressés serré en nattes, leur chevelure coulait comme une rivière. Je mis peu de temps à m'y noyer. C'étaient les plus pudiques, les plus réticentes qui cédaient les premières. Je découvris leurs boisés, leurs monts et leurs marées.

Mais mes bien-aimées refusaient toutefois de se faire accompagner par leur chevalier en des lieux publics. Faut dire que j'en ai profité au maximum, mais à la longue, cela me chicotait. Aucune ne me dit la raison de sa gêne. Je n'y comprenais rien : je ne portais ni lunettes ni broches, les pellicules ne me tombaient guère du cuir chevelu, j'avais le regard franc, le mot facile. Et bonheur, le timbre de ma nouvelle voix était fort séduisant ; ma belle voix mâle constituait un de mes atouts les plus sûrs. Une voix à laquelle on ne pouvait refuser le moindre caprice.

Je n'arrivais vraiment pas à comprendre. Moi, le gars qui avait trempé son pinceau dans tous les pots, genre amour arc-en-ciel, je ne pouvais trouver une demoiselle qui se fasse à l'idée de m'accompagner au bal des finissants. Pas même la belle Catherine qui m'avait fait des œillades des mois durant, dès que la sève du printemps lui avait remonté l'échine. La chienne, quand je lui ai demandé si elle me ferait l'honneur d'assister au bal en ma compagnie, elle a rougi, s'est mordu la lèvre inférieure, s'est ensuite expliquée d'un seul trait : « Non, Yves, jamais de la vie ! ... Je peux pas. Avec tes cheveux, tes cheveux... en broussaille, t'as l'air d'un... épouvantail ! »

Vlan, finie la quête d'amour. Tel un vampire, je dus fuir la société des hommes, vivre désormais et désespérément seul. J'étais un homme pas comme les autres, un insolite, un hirsute. Ce n'est que plus tard que j'ai trouvé le vrai bonheur, que j'ai possédé mes nuits comme un autre possède une femme.

Au cégep, ma prof d'histoire était une Russe, une madone noire dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, dont le corps aurait passé, indemne, au feu. C'était une passionnée: dès qu'elle commençait un cours, elle esquissait de grands gestes, elle flottait, elle décollait. Telle une corneille du printemps qui plane, apportant l'aube d'un monde nouveau. C'était aussi et surtout une mordue des beaux-arts, une inconditionnelle de son compatriote Marc Chagall. Un jour, elle nous raconta ce que la femme du peintre avait déjà dit de lui: « Ah, il était grand et beau. Mais demeurait l'impression qu'il n'avait pas de pieds, qu'il était toujours en plein vol. » J'ai alors compris ses toiles farfelues où les amants ne tiennent plus sur terre. Malheureusement, je savais qu'un tel éblouissement d'amoureux comblé m'était à jamais défendu. Je ne tenais pas à ce point-là à me faire brûler les ailes, mais, grâce à ma corneille russe, je songeais de nouveau à la légèreté du vol.

Le temps passait, ma vie avec. Une journée de pluie, une autre, je pris résolument un café noir, je sortis déjeuner chez l'Italien à deux coins de rue, où régnait follement et mollement un air de fête, où les murs respiraient le soleil et la tomate. Après m'être frotté à toute cette chaleur réelle ou imaginaire, je me rendis à un autre endroit sûr de m'enlever le plomb de l'aile: je me précipitai chez le libraire. J'ai feuilleté des livres sur les oiseaux des Tropiques, sur l'aviation. J'ai lu avec intérêt une observation d'un des frères Wright face à la merveille du vol des oiseaux. Il avouait que l'homme ne pourrait jamais atteindre les acrobaties aériennes des espèces ailées, mais il restait tout de même convaincu que le simple vol était à la portée de la race humaine. Le seul et simple vol.

C'était décidé. J'oublierais mes inepties de jeunesse, mes échecs côté cœur. Je tournerais la page. Je ferais mon bac loin du Québec, en sol américain. J'ai hésité longtemps entre l'université du sud de la Louisiane à Lafayette, où on se la coulait douce, et une université en Californie, où je pourrais poursuivre des études en ethnographie. J'ai toujours eu un faible pour les êtres humains; mes collègues et

mes clients ici à Montréal, comme tout spécimen de la race dite humaine, me fascinent, m'étonnent par leur banalité et leur aveuglement.

Là-bas en Californie, je suis tombé sur l'œuvre de Carlos Castaneda, comme un autre tombe sur un portefeuille sur un coin de rue. En d'autres mots, c'était le gros lot. J'ai su sur le coup que quoi que je fasse pour gagner ma vie, désormais la nuit, je me consacrerai au vol. Le déplacement nocturne m'attendait comme un fruit attend des mains avares, des dents. Comme les plaques tectoniques attendent un tremblement de terre.

Je n'ai jamais de ma vie pris de peyotl ni aucune substance hallucinogène. Mais reste gravée en moi l'image de don Juan : l'homme qui part comme en pèlerinage, transformé en aigle, à la quête de l'inconnu. Le troisième œil grand ouvert qui capte tout ce qu'il survole. J'ai enfin compris mon destin.

Depuis, je l'assume. Je suis un aigle, un regard rapace qui dévore tout sur son passage. Voler, c'est voir. Voir les plis de la couche extérieure de la planète, sa robe de soie qui s'assouplit aux mouvements de l'extase de la matière, les phares trompeurs des villes, les îles flottantes du désir. Le vide des canyons, l'ardeur des étoiles jumelées, l'horreur des trous noirs.

Le soir, je change de personnage. Et quand je rêve, je pars.